

Opéra Magazine

Janvier 2013

LES CONTES D'HOFFMANN

Offenbach

John Osborn (*Hoffmann*)
Michèle Losier (*La Muse/Nicklausse*)
Sonya Yoncheva (*Olympia, Antonia, Giulietta*)
Laurent Naouri (*Lindorf, Coppélius, Miracle, Dapertutto*)
Jean-Paul Fouchécourt (*Andrès, Cochenille, Frantz, Pitschinaccio*)
Éric Huchet (*Spalanzani*)
Laurent Alvaro (*Crespel, Luther*)
Sylvie Brunet (*La Voix de la Mère*)
Marc Mauillon (*Schlémil, Hermann*)
Julien Behr (*Nathanaël*)
Marc Minkowski (*dm*)

Salle Pleyel, 22 novembre

OPÉRA MAGAZINE N°80

L'affection qui unit Marc Minkowski à Jacques Offenbach n'a jamais tiédi. Des *Contes d'Hoffmann*, il dirigeait à Lausanne, en 2003, une production qui a fait date, musicalement fondée sur les recherches du spécialiste en la matière : Jean-Christophe Keck, directeur de publication de l'édition monumentale de l'œuvre d'Offenbach (Boosey & Hawkes). Presque dix ans ont passé. Le chef revient aujourd'hui vers les *Contes* mais en concert, et suivant l'édition critique la plus récente, due à Michael Kaye et Keck. Cette version « grand opéra » (et non « opéra-comique » avec dialogues parlés) a été reconstituée après la découverte, en 2004, d'une copie de la partition d'orchestre annotée par Ernest Guiraud, lequel, aidé par le fils du compositeur, avait réalisé l'instrumentation de l'ouvrage, et écrit une partie des récitatifs chantés – mais pas tous, d'où un travail de reconstitution mené par Keck, et présenté pour la première fois. Avec l'orchestration originale du prologue, et de substantielles modifications de l'acte de Giulietta, on tient enfin une pro-

position musicalement et dramatiquement cohérente, qui redonne aux *Contes* leur logique, et renforce l'émotion de ce qui est bel et bien un chef-d'œuvre.

On retrouve Les Musiciens du Louvre-Grenoble et leur mentor au meilleur d'eux-mêmes. Le son est vif et clair, la direction de Minkowski vibrante, vivante, sans ces ruptures de *tempo* complaisantes et ce côté brouillon qui l'entachent parfois. Le récit est magistralement conduit, et les climats évoqués avec pertinence, que ce soit la gaieté factice de l'acte d'Olympia, la noirceur douloureuse mêlée de surnaturel de celui d'Antonia, la violence dramatique du tableau de Giulietta, le tout encadré par le prologue et l'épilogue dans la taverne de



En concert **COMPTES RENDUS**

Maître Luther, la truculence du premier basculant vers l'étrangeté avec l'arrivée du héros, l'ensemble final affirmant que la création naît de la souffrance. Pas besoin de mise en scène : le chef est le plus habile des conteurs. Sous sa baguette, une distribution de choix, à laquelle se joint l'excellent chœur Aedes. Essentiels, dans les *Contes*, les seconds rôles sont campés avec justesse, même si Marc Mauillon enlaidit son timbre déjà métallique et nasal, et si la jolie voix de Julien Behr est bien mince pour une salle aussi grande et d'acoustique aussi impitoyable que Pleyel. Sylvie Brunet lance des appels sépulcraux majestueux et magnifiques, Laurent Alvaro confère de la puissance à Crespel et de la drôlerie à Luther, Éric Huchet est un Spalanzani fin et spirituel, et la quadruple et désopilante incarnation domestique de Jean-Paul Fouchécourt est digne du musicien et du comédien exceptionnels qu'il est. Michèle Losier porte avec aisance le travesti de Nicklausse, et possède la dignité de la Muse, mais sa diction ne s'améliore pas rapidement. Laurent Naouri trouve dans les quatre personnages maléfiques qui persécutent le héros l'un de ses meilleurs emplois ; il en a la stature, leur prête sa silhouette et sa présence, et si le matériau vocal a perdu de son brillant, c'est au profit de couleurs sombres ici bienvenues.

La performance de Sonya Yoncheva lui vaut un tonnerre d'applaudissements. Posséder une telle musicalité, un tel brio, une telle aisance (même si la tessiture relativement grave de Giulietta l'oblige à de réels efforts) n'est pas commun. Olympia fraîche et mutine, Antonia bouleversante, Giulietta de fière allure, la soprano bulgare séduit par sa prestance et la facilité de son chant – la mode actuelle veut que les interprètes (surtout féminines) aient le physique de leur rôle, et le plumage, parfois, l'emporte sur le ramage, mais pas dans son cas. L'Hoffmann de John Osborn pose problème. Le ténor américain est habile, virtuose (ce qui peut le pousser à se lancer dans des prouesses aiguës qu'il rate sans complexe), crédible en poète tourmenté, mais a-t-il les moyens du rôle ? On peut en douter. Il fait de son mieux, s'exprime dans un français très correct, et ne dépare pas la distribution, mais à ses risques et périls. Cette longue soirée a l'avantage de présenter une version quasi définitive des *Contes d'Hoffmann* et de donner à cet ouvrage si prisé des mélomanes son ampleur et sa juste dimension. Un enregistrement était prévu, l'absence de Natalie Dessay, qui devait affronter les trois héroïnes, semble l'avoir compromis. Espérons que ce n'est qu'une fausse nouvelle.

Michel Parouty

**L'AFFECTION QUI UNIT
MARC MINKOWSKI À
JACQUES OFFENBACH
N'A JAMAISTIÉDI.**